LA FOLLE DE WATERLOO,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ÉPOQUES,

PAR M. AUG. JOUHAUD,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Saint-Marcel, le 3 octobre 1839.

DISTRIBUTION :

ARTHUR BÉVILLE, commis chez un négociant	M. LEQUIEN.
CAROLINE, orpheline, exerçant l'état de lingère	Mme MINA.
JÉROME, dit LA REDOUTE, sergent de la Garde Impériale	M. ALLARD.
GERTRUDE, vieille gouvernante	Mme CUVILLIER.

La scene se passe à Laon, en 1815.

ACTE I.

Le théâtre représente une chambre modestement meublée.

SCÈNE I.

GERTRUDE, seule, assise devant un réchaud et préparant le déjeuner.

Allons, v'là mon déjeuner qui est prêt... pourvu que M. Arthur ne nous fasse pas attendre comme à son ordinaire... et puis, il dit alors que mon café ne vaut pas le... ah! Dieu! quelle tête!.. quel écervelé!.. encore faut-il se taire devant mamzelle Caroline; car elle en est coiffée de ce garçon-là, et si j'avais le malheur de dire: c'est ci ou c'est ça, elle m'en voudrait toute la vie... je ne sais en vérité ce que cet Arthur a de si séduisant... il est beau garçon, c'est vrai, honnête, intelligent, laborieux, il a le cœur sur la main... mais après ça, c'est bien le plus franc étourdi... et puis il ne m'appelle jamais que la vieille Gertrude... comme s'il ne pouvait pas dire: mamzelle Gertrude?

Air Vaudeville de la Robe et les Bottes.

On sait bien qu'on avance en âge,
Que tous les ans on se ride un peu plus,
Que not'bon temps n'est qu'un passage,
Et qu'nos regrets son superflus.
Mais vieill' par-ci, vieill' par-là... ça m'irrite;
Et dans c' logis voilà tout c'que j'entend.
J'suis vieille... eh bien! ça se voit assez vite;
A quoi bon l'dire à tout venant?

Mais, v'là mamzelle.

SCÈNE II.

GERTRUDE, CAROLINE.

GERTRUDE.

Ah! nous allons déjeuner, mamzelle Caroline.. vous êtes exacte au moins, vous!

CAROLINE.

Ne te fâche pas, bonne Gertrude... il faut être indulgente pour la jeunesse.

GERTRUDE.

Vous êtes jeune aussi, mais vous n'avez pas besoin d'indulgence.

CAROLINE.

J'avoue qu'Arthur te fait attendre assez souvent, qu'il trouve ton café détestable; mais, vois-tu, depuis quelque temps il est bien excusable.

GERTRUDE.

Et pourquoi est-il excusable, mamzelle?.. trouver mauvais du café ous qu'il n'y a qu'un quart de chicorée et le restant pur Bourbon...

CAROLINE, souriant.

C'est peut-être pour cela qu'il ne peut pas le souffrir... tu sais à quel point Arthur est bonapartiste; depuis que Napoléon a remis le pied sur le sol français, mon pauvre Arthur ne rêve que bataille, aigle, victoire.

GERTRUDE, avec humeur.

Ah!.. c'est juste... l'usurpateur est revenu.

CAROLINE.

Si Arthur t'entendait!.. car après tout, qu'est-ce que Napoléon t'a fait?..

GERTRUDE, en colère.

Ce qu'il m'a fait?.. ce qu'il m'a fait?.. je vous prie de croire qu'il ne m'a jamais rien fait... mais toutes les personnes... raisonnables, les personnes de mon âge le méprisent, le détestent!.. et pourquoi ça, parce que M. Bonaparte a l'air de nous regarder comme des... perruques... nous autres, de l'ancien régime; et moi, je répète ce que j'entends dire aux personnes de mon âge: c'est un usurpateur!

CAROLINE, souriant.

Mais enfin, qu'a-t-il usurpé?..

GERTRUDE.

Est-ce que je le sais, moi?.. c'est un usurpateur... je ne sors pas de là...

(On entend dans le lointain le tambour et une marche militaire.)

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

GERTRUDE.

Encore des troupes qui arrivent, probablement.

CAROLINE.

Nous allons le savoir, car voici Arthur !..

SCÈNE III.

GERTRUDE, ARTHUR, CAROLINE.

ARTHUR, criant de loin.

Caroline !.. Caroline!.. (Il entre tout essoufflé.) ah !.. embrasse-moi !..

GERTRUDE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

ARTHUR, au comble de la joie.

Embrasse-moi aussi, Gertrude !..

CAROLINE.

Eh bien ! Arthur... es-tu fou ?

GERTRUDE, se défendant.

Finissez donc, M. Arthur !.. (S'essuyant la joue, à part.) M'embrasser !.. ces bonapartistes sont capables de tout.

ARTHUR.

Ah ! la joie me suffoque !.. si vous saviez...

CAROLINE.

Qu'y a-t-il donc encore de nouveau ?

ARTHUR.

Ce qu'il y a?.. Napoléon vient de faire son entrée à Laon à la tête de sa garde !.. il marche sur le nord !.. je l'ai vu au milieu de ses vieux grognards!.. Si tu avais entendu les cris du peuple qui se pressait sur son passage !.. ah ! j'en perdrai la tête de bonheur !.. Vous avez cru le tenir dans votre île d'Elbe ?.. ah bien ! oui !..

GERTRUDE, avec humeur.

On saura bien le remettre à la raison, l'usurpateur !..

ARTHUR, vivement.

Ah! Gertrude !..

Air d'Aristippe.

Avant d'offenser le grand homme,
Bonne Gertrude, souviens-toi
Qu'à juste titre on le renomme...
Mais l'avenir en dira plus que moi.
Que la fortune ou non lui soit propice,
Amour, respect en France lui sont dus !..
Un jour, peut-être, on lui rendra justice...
Mais alors, il ne sera plus.

GERTRUDE.

C'est possible... une fois qu'on est mort on a presque toujours l'avantage de jouir d'une bonne réputation.

CAROLINE, avec reproche.

Et Napoléon te fait oublier ta Caroline...

ARTHUR.

Ah ! pardon... pardon... ma bonne amie !.. j'ai tant couru ! j'ai si chaud !

GERTRUDE, bougonnant.

Et mon café qui est tout froid.

ARTHUR.

Ah ! ma foi, tant pis...

CAROLINE.

Tu ne vas pas à ton bureau, ce matin ?

ARTHUR.

J'ai prévenu M. Dubreuil, mon négociant, qui m'a donné congé pour toute la journée... c'est que, vois-tu, Napoléon ne passe pas tous les jours par Laon... je suis sorti de chez moi au petit jour pour aller au-devant de nos braves !..

GERTRUDE.

Et mon café qui...

CAROLINE, riant.

Mais écoute donc Gertrude qui se lamente...

ARTHUR.

Il ne s'agit pas de café pour aujourd'hui : j'ai invité un sergent de la vieille garde à venir boire une bouteille de vin avec moi, et comme dans ma chambre de garçon, je ne fais pas de ménage, j'ai pris la liberté de lui donner ton adresse, ma Caroline ; ai-je mal fait ?.. ne seras-tu pas ma femme sous peu ?.. j'ai agi comme si nous étions déjà en commun, et voilà tout.

CAROLINE.

Tu as bien fait, mon ami... n'es-tu pas ici comme chez toi ?.. et c'est un sergent que tu connais ?

ARTHUR.

Du tout... j'ai invité le premier venu... je les aime tous... je n'ai pas de préférence... il va venir.

CAROLINE.

Mais, Arthur, tu sais bien que nous n'avons pas de vin en cave.

ARTHUR.

Gertrude en achètera... voilà de l'argent... allons, ma vieille, tâche de retrouver tes jambes de quinze ans.

GERTRUDE, grommelant, à part.

La vieille !.. la vieille !.. enragé bonapartiste ! va ! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

ARTHUR, CAROLINE.

CAROLINE.

Arthur, je n'ai pas voulu devant Gertrude, laisser apercevoir le chagrin que vous me causez... à présent, je puis vous le dire : j'ai bien des reproches à vous faire.

ARTHUR.

Des reproches ?.. à moi, ma bonne amie ?..

CAROLINE.

Oui, Arthur ; écoutez-moi : vous savez si je vous aime ! cet amour me donne le droit d'en exiger autant de vous, et, je le vois avec peine, depuis que l'Empereur a quitté l'île d'Elbe, votre admiration pour lui a étouffé tous vos autres sentimens... votre Caroline même, que vous avez promis d'épouser, n'a plus de place dans votre cœur !..

ARTHUR.

Quelle idée !..

CAROLINE.

Vos occupations journalières sont négligées ; M. Dubreuil, votre négociant, ne cessait de faire l'éloge de votre exactitude, de votre travail ; Arthur, ne détruisez pas en quelques jours la réputation que vous avez acquise par une conduite toujours irréprochable ! Arthur ! je vous en prie, ne me causez pas de chagrin !..

ARTHUR, avec amour.

Te causer du chagrin, ma bonne Caroline!.. oh!.. jamais!..

CAROLINE.

Je suis loin de blâmer votre dévouement pour l'Empereur, mais je crois aussi avoir des droits à une bonne part de vos affections... et, pensez-y bien : si je croyais ne plus être aimée de vous, ou n'être aimée que faiblement, je sens que j'en mourrais!..

ARTHUR.

Caroline!.. tu t'alarmes sans sujet... je suis toujours le même à ton égard... mais peut-être es-tu fâchée que ce soldat.

CAROLINE.

Et pourquoi?.. Est-ce que tout ce qui te fait plaisir ne me rend pas heureuse?.. pourvu néanmoins que ton amour pour la gloire n'anticipe pas sur mes droits à ton attachement.

ARTHUR, l'embrassant.

Ah! tu es un ange!.. je t'aime!.. je t'aime!.. mais j'aime aussi Napoléon!..

CAROLINE, souriant.

Enthousiaste que tu es, va!..

GERTRUDE, rentrant avec une bouteille à la main.

V'là la vieille qui a retrouvé ses jambes de quinze ans...

ARTHUR.

Ah! Gertrude, tu es une femme comme on n'en voit pas...

GERTRUDE.

On en voit peu, du moins... (Allant au réchaud.) Et mon café au lait?.. voyez quelle couleur il a!..

JÉROME, en dehors.

Eh! la maison!.. la maison!..

ARTHUR, avec joie.

C'est mon sergent!..

GERTRUDE, à part.

Il ne se l'est pas fait dire deux fois, le vieux pique-assiette!..

ARTHUR, allant à la porte du fond.

Par ici, mon brave... par ici.

SCÈNE V.

GERTRUDE, ARTHUR, JÉROME, avec armes et bagages; CAROLINE.

JÉROME, au fond.

C'est bien ici?.. oui... je reconnais le jeune homme... (A Arthur.) Bonjour, mon vieil ami de tout à l'heure... vous voyez que je suis exact... mais je vous préviens que j'ai peu d'instans à vous donner... nous allons à la rencontre des Prussiens, et nous avons trop de procédés pour les faire attendre long-temps... Ah! sacreldieu! pardon... excuse... je n'avais pas entrevu d'abord les personnes du sexe... (Portant la main à son bonnet.) Madame... ou Mademoiselle... je suis le vôtre... et comme les amis de nos amis sont nos amis, touchez là... (Il donne une poignée de main à Caroline.—A Gertrude.) Et vous aussi, la vieille..

GERTRUDE, à part avec colère.

La vieille!.. gueux de Bonapartiste, va!..

JÉROME, regardant Gertrude avec attention.

C'est étonnant!.. corbleu!.. c'est bien étonnant!..

ARTHUR.

Qu'y a-t-il donc?.. est-ce que vous connaissez Gertrude?..

JÉROME, considérant toujours Gertrude.

Nom d'une bombe!.. comme la vieille ressemble à la grande Marianne, la vivandière du régiment... excepté que Marianne était plus grande, beaucoup plus grosse, et n'avait pas du tout la même figure, mais après ça... nom d'une pipe!.. c'est frappant!.. (A Caroline.) Je vous en fais juge, Madame... ou Mademoiselle...

CAROLINE, souriant.

Je n'ai pas le plaisir de connaître M[lle] Marianne.

JÉROME.

Que je suis bête!.. c'est juste... elle a péri... avec tant d'autres.. dans la retraite de Moscou... cré coquin! qu'elle était belle!.. mais je bavarde, et j'ai une soif qui m'étrangle.

ARTHUR.

Gertrude, des verres?..

JÉROME.

C'te pauvre Marianne!..

ARTHUR.

Mais je ne sais pas encore votre nom, mon brave!..

JÉROME.

Jérôme, dit *La redoute*... *La redoute*, c'est un sobriquet qu'on m'a donné au régiment... vainqueur des Calmouks, des Cosaques, des Prussiens, Russiens, et autrechiens... et qui espère bientôt leur dire deux mots... avec la permission du petit Caporal...

AIR : Vaudeville de Partie et Revanche.

Pour vous faire trembler encore
Napoléon paraît soudain!
Rois alliés! l'étendard tricolore
N'a pas oublié le chemin
Qui conduit à Vienne, à Berlin!
Sa gloire n'était qu'exilée,
Et s'il n'est plus de transfuge avec nous,
Russes, Prussiens, l'aigle a pris sa volée,
Pour vous en donner une à tous!

(Regardant Gertrude.)

La vue de cette vieille m'a rappelé des souvenirs... Marianne!.. gredin d'sort...

ARTHUR.

D'où venez-vous, Grenadier?

JÉROME.

De l'île d'Elbe.

ARTHUR.

Non! je veux dire : combien avez-vous fait de lieues aujourd'hui?

JÉROME.

Double étape... Buvons... à vot' santé, jeune homme; à la vôtre, Madame, ou... sans vous oublier, la vieille. (Il boit. —Regardant toujours Gertrude.) Pauvre Marianne!

ARTHUR.

Vous l'aimiez donc bien, cette vivandière?

JÉROME.

Si je l'aimais!.. corbleu!.. nous devions publier nos bancs à Moscou... mais au lieu des flambeaux de l'hyménée, nous avons eu les torches des Russes, qui n'avaient pas le même agrément... dans la malheureuse retraite, Marianne nous a suivis jusqu'à Mohilow... mais, là... (Essuyant une larme.) morte de froid!.. mille canons!.. une femme qui avait une âme de feu... gelée, nom d'une bombe!.. buvons!

Air de l'Andalouse.

C'est qu' fallait voir la grand' Marianne,
La vivandièr' du régiment!
Qu'elle était bell' ! nom d'un' peau d'âne!
Le Shah a'en eût fait sa sultane
Tant son regard était perçant.

Elle avait cinq pieds, moins un pouce,
Une peau blanch' comme du satin;
C'est vrai qu'elle était un peu rousse,
Qu'elle n'était pas extrêm'ment douce,
Qu'elle buvait comme un fantassin...
Elle buvait comme un fantassin...

Mais j' l'adorais, ma grand' Marianne,
La vivandièr' du régiment! etc.

D' l'enn'mi, craignant peu les attaques,
Ell' s' battait comme un vrai troupier;
Aux Prussiens, ell' donnait des claques,
Ell' n'avait pas peur des Cosaques,
Et jurait comme un grenadier...
Ell' jurait comme un grenadier...

Mais fallait voir la grand' Marianne,
La vivandièr' du régiment!
Qu'elle était bell' nom d'un' peau d'âne!
Le shah a'en eût fait sa sultane,
Tant son regard était perçant!
V'lan!

Parole d'honneur!..

ARTHUR.

Vous ne voulez donc pas vous asseoir, grenadier?

JÉROME.

C'est pas la peine... nous allons nous remettre en route tout à l'heure...

ARTHUR, prenant la bouteille.

Encore un coup, mon brave!..

JÉROME.

Avec plaisir... corbleu!.. vous êtes un bon enfant!..

ARTHUR, voyant que la bouteille est vide, bas.

Gertrude... vite, une autre bouteille...

GERTRUDE, à part.

Tout en pleurant sa grande Marianne, il viderait un tonneau.. le chagrin l'altère d'une manière effrayante...

CAROLINE.

Si M. le sergent voulait déjeuner avec nous?

JÉROME.

Un morceau sur le pouce... parbleu! ce n'est pas de refus.

CAROLINE.

Viens! Gertrude. (A Jérôme.) Dans l'instant.

JÉROME.

Je ne voudrais pourtant pas vous causer du dérangement...

CAROLINE.

Oh! du tout, du tout, (Avec bonté.) Et puis, cela fait plaisir à Arthur. (Elle sort avec Gertrude.)

SCÈNE VI.

ARTHUR, JÉROME.

JÉROME.

Elle est gentille, la petite... (En confidence.) Je présume que c'est la vôtre?..

ARTHUR.

Oui, mon brave; c'est ma Caroline, celle qui sera ma femme un jour... je n'attends pour cela qu'une position meilleure...

JÉROME.

C'est bien pensé... elle est mieux que Marianne... beaucoup plus jeune... Mais mon vieux, me direz-vous pourquoi un simple sergent de la vieille garde vous inspire un si vif intérêt?.. car sans me connaître vous m'invitez à boire bouteille...

ARTHUR, vivement.

Sans vous connaître!.. les grenadiers de l'île d'Elbe ne sont-ils pas connus de toute l'Europe?.. vous me demandez pourquoi je vous porte de l'intérêt? ne donneriez-vous pas votre sang pour Napoléon?

JÉROME, avec feu.

Pour Napoléon, corbleu!.. je me ferais saigner aux quatre veines, et même davantage!.. Napoléon, voyez-vous, c'est notre père, notre Dieu!.. que sais-je, moi, c'est plus encore!..

ARTHUR, l'écoutant avec admiration.

Oh! oui... et vous avez raison de l'aimer!.. moi aussi, j'admire le grand homme!.. et voilà pourquoi j'aime tout ceux qui lui sont dévoués.

JÉROME.

Touchez là, bourgeois, vous avez mon estime.

ARTHUR, montrant Jérôme.

En voilà un de ces hommes désintéressés, toujours prêts à verser leur sang pour l'Empereur!.. qu'ils viennent donc encore me parler du dévoûment de ces autres... là-bas... de ces courtisans...

JÉROME.

Ah! vous voulez parlez de la réserve à ailes de pigeon?.. les voltigeurs de l'autre?.. Mais jeune homme, puisque vous paraissez aimer Napoléon et votre pays, pourquoi ne vous mettez-vous pas du nombre de leurs défenseurs?..

ARTHUR, vivement.

Ah! sans quelques considérations qui me retiennent ici, sans l'amour de Caroline que mon départ mettrait au désespoir, je serais fier de marcher avec vous!..

JÉROME.

Vous aimez mamzelle Caroline... je conçois ça.. mais pourtant ça ne doit pas vous empêcher de faire votre chemin... en partant, vous lui serez fidèle, v' là tout... elle ne peut pas en exiger davantage... et plus tard, vous reviendrez ici... avec la croix, un grade de plus, ou bien une jambe de moins... et voilà.

ARTHUR, réfléchissant.

Oui... la croix!.. un grade!.. ah! si je savais!..

JÉROME.

Vous croyez peut-être que tous ceux qui vont à la guerre n'en reviennent pas?.. j'étais aux Pyramides et à la Moscowa, moi, qui vous parle, et j'espère que j'en suis revenu... au grand complet.

ARTHUR.

Ah! ce n'est pas la crainte de mourir qui m'arrête!..

JÉROME.

Connu!.. vous vous imaginez que si vous ne reveniez pas, votre Caroline en mourrait de chagrin?.. eh bien! vous avez tort, il faut toujours envisager les choses du bon côté... on se dit: je veux faire une action d'éclat, gagner la croix, et ne pas y laisser mes os... et avec une volonté fer-

me, ou en vient à bout; je ne fais que ça depuis vingt ans.

ARTHUR, presque persuadé.

Après tout, j'aurais bien du malheur si je ne réussissais pas comme tant d'autres!.. et puis, je peux trouver l'occasion de gagner des épaulettes!. je reviendrais alors offrir à Caroline un sort digne d'elle!.. oh! ce serait un beau rêve!.. mais non... impossible... elle ne consentira jamais à me laisser partir... pauvre fille!.. Il faudrait lui causer bien du chagrin!..

JÉROME, à part.

Il se consulte... (Haut.) Allons, jeune homme, décidons-nous.. si le cœur vous en dit, je me charge de votre affaire... avant un quart-d'heure, avec ma protection, vous aurez le grade de... soldat... ça vous va-t-il?

ARTHUR, vivement.

Ah! si je n'écoutais que mon patriotisme!.. mais Caroline... comment lui annoncer mon départ?.. aurai-je la force de voir couler ses larmes?. d'un autre côté, en suivant ces braves, la gloire m'attend!.. je me distinguerai!.. je reviendrai avec la croix!.. j'aurai un bel avenir à offrir à Caroline pour lui faire oublier les peines que je lui aurai causées... (D'un ton résolu.) Oh! c'est décidé!.. je pars avec vous!..

JÉROME.

Touchez là, camarade... je vais vous faire donner un habit, des armes et un pain de munition.

ARTHUR.

Mais il faut que je fasse mes adieux à Caroline; vous m'aiderez à la consoler, n'est-ce pas?

JÉROME.

Soyez donc tranquille... je sais ce que c'est que le sentiment... quand faut s' quitter... ah!.. je me souviens que dans le temps on voulut faire entrer Marianne dans les lanciers... (Relevant sa moustache.) Elle qui tenait beaucoup aux grenadiers... eh bien, elle a pleuré d'une telle force, qu'il n'y avait pas de trompette de régiment susceptible d'étouffer ses cris de désespoir!.. parole d'honneur!.. (On entend le tambour.) Cré coquin!.. c'est le rappel... au revoir, camarade... la discipline avant tout...

ARTHUR.

Et notre déjeuner?..

JÉROME.

Je n'ai pas le temps... au revoir, jeune guerrier, qui allez voler à la gloire, sur les ailes de la victoire, et qui payez à boire... je reviendrai vous chercher après l'appel, vous ferez vos adieux à votre objet; et en route, le sac sur le dos. (Tambour.)

AIR : Présent! présent.

Rapataplan! rapataplan!
C'est le tambour qui nous appelle.
D' l'armé' ! la garde est le modèle,
Faut être exact au roulement.

ARTHUR.

Vous reviendrez?..

JÉROME.

Mill' citadelle!
Je vous le jure sur l'honneur!
Et la vieille garde est fidèle
A ses sermens, comme à son Empereur.
Rapataplan! etc.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, seul, triste et pensif.

O mon Dieu!.. est-ce bien ce que je fais là?.. abandonner tout ce qui m'est cher!.. quitter M. Dubreuil qui a eu tant de bontés pour moi!.. oh! quand il saura le motif de mon départ, il me pardonnera... mais Caroline, me pardonnera-t-elle?. après tout, ce n'est point un engagement à vie que je vais contracter... aussitôt que la paix sera faite je reviendrai... N'importe; je trouve que j'ai agi avec trop de légèreté... oui... mais il n'y a plus à balancer... ayons le courage d'annoncer ma résolution à Caroline... la voilà!.. je sens que j'aurai moins peur en face de l'ennemi, le jour d'une bataille!.. je tremble... et devant celle que j'aime!.. allons, du courage!.. pauvre Caroline!..

SCÈNE VIII.

CAROLINE, ARTHUR.

CAROLINE, portant un panier couvert d'une serviette.

Me voilà!.. ne vous impatientez pas... (regardant autour d'elle.) Eh bien! il est parti, votre grenadier?..

ARTHUR.

Oui... on a battu le rappel... et...

CAROLINE.

Oh! mon Dieu! Arthur! comme vous êtes pâle!. qu'avez-vous donc?..

ARTHUR.

Moi rien... rien... Je voulais te dire, Caroline... ou plutôt t'apprendre...

CAROLINE.

Vous m'effrayez!

ARTHUR.

Promets-moi d'être raisonnable, ma bonne amie, d'avoir du courage...

CAROLINE, avec inquiétude.

Du courage... et pourquoi?

ARTHUR.

Parce que... je dois m'absenter...

CAROLINE.

Vous absenter!..

ARTHUR.

Oui... un voyage assez long... je ne sais même pas jusqu'où l'on nous conduira.

CAROLINE, toute saisie.

Vous ne m'aviez jamais parlé de ce projet...

ARTHUR.

Non... cela m'est venu... tout de suite... mes intérêts, les tiens exigent que je parte.

CAROLINE, les larmes aux yeux.

O mon Dieu!.. et où allez-vous donc?

ARTHUR, avec embarras.

Je ne sais... car je ne pars pas seul... je suppose que l'Empereur marche sur Charleroi.

CAROLINE, le regardant fixement.

L'Empereur!.. ô ciel!.. je ne devine que trop!.. Arthur! vous vous êtes engagé!.. vous partez pour l'armée!.. (Laissant tout-à-coup couler ses larmes.) O mon Dieu! mon Dieu! pitié!.. Arthur! vous voulez donc me faire mourir?..

ARTHUR, à part, avec émotion.

Voilà ce que je redoutais le plus... (Haut.) Caroline... réfléchis donc... je reviendrai... je ne t'a-

handonne pas... j'aurai de l'avancement... un grade... une position heureuse que tu partageras...

CAROLINE.

Eh! n'es-tu pas heureux dans la condition où tu te trouves?.. ta Caroline ne suffit donc plus à ton bonheur?.. voilà le résultat de cet enthousiasme!.. (Sanglotant.) Arthur!.. si tu m'aimes encore, renonce à ce fatal projet!.. songe que ton départ est un coup mortel pour ta Caroline qui n'a que toi sur la terre, qui ne connaît ni parens, ni amis, qui n'existe que pour toi!.. Arthur au nom de notre amour, de tes sermens, dit que tu n'accompliras pas ce funeste projet!.. oh! dis-le moi!.. dis!.. je t'implore à genoux!..

ARTHUR, avec beaucoup d'émotion, et la relevant.

Caroline!.. ma chère Caroline!

CAROLINE.

Tu es attendri!.. ah! j'ai donc trouvé le chemin de ton cœur!..

Air du Matelot (de Mme Duchambge.)

Sans être ému pourrais-tu voir mes larmes?..
Tu ne pars plus?.. je le lis dans tes yeux.
Oh! dis-le moi!.. dissipe mes alarmes!..
Loin l'un de l'autre, on ne peut être heureux.
De ton amour dépend mon existence;
Lui seul il est mes plus pressans besoins!..
Deux bras de plus sauveront-ils la France?..
Que lui faut-il?.. quelques traîtres de moins!

N'est-ce pas que tu ne veux plus partir?.. mais réponds-moi donc!..

ARTHUR, plus ému et près de céder.

Caroline!.. bonne Caroline!.. je...

JÉROME, en dehors, chantant.

Veillons au salut de l'Empire...

ARTHUR, à part.

C'est le sergent!.. ô mon Dieu! que faire?.. quel parti prendre?..

CAROLINE, avec effroi.

Encore ce soldat!

SCÈNE XI.

CAROLINE, ARTHUR, JÉROME, puis GERTRUDE.

JÉROME.

Me voilà... vous voyez que je suis de parole... (Bas.) Eh bien! jeune guerrier, a-t-on fait ses adieux à la petite?

ARTHUR, regardant Caroline.

Oui, sergent... mais je...

JÉROME, bas à Arthur.

Pauvre enfant!.. elle pleure... ah! je conçois.. une séparation... ça me rappelle Marianne...

ARTHUR.

Sergent, je voulais vous dire...

JÉROME, bas.

J'ai arrangé votre affaire: vous êtes nommé... soldat; ça n'a pas souffert la moindre difficulté... seulement, je n'ai pas besoin de vous dire que vous n'entrez pas dans la vieille.. vous ne connaissez pas assez l'odeur de la poudre... dans une vingtaine d'années, je ne dis pas...

ARTHUR, d'un ton suppliant à Caroline.

Tu le vois, Caroline, je ne peux plus reculer.. me dédire... ce serait me jouer de ce brave homme... mais sois sans inquiétude sur mon sort... tout le monde ne meurt pas à la guerre; n'est-ce pas, sergent?

JÉROME.

Parbleu!.. il s'en faut de beaucoup... la preuve, c'est qu'à Leipzirk nous étions six cents lapins de notre régiment, chargés de débusquer six mille cosaques... nous les avons débusqués, et morbleu! de six cents que nous étions, il en est revenu... quarante... l'un portant l'autre... Vous voyez bien que tout le monde ne meurt pas à la guerre... mais l'Empereur est à cheval, il ne faut pas qu'il parte sans nous, en route!..

ARTHUR, avec plus de fermeté.

L'Empereur!.. à cheval!... nous partons avec lui!.. Caroline, adieu!.. il le faut!.. je reviendrai peut-être plus tôt que tu ne le crois.

(Il l'embrasse plusieurs fois.)

CAROLINE, essuyant ses larmes, et paraissant avoir fait un effort sur elle-même pour prendre une résolution.

Puisque mes prières sont inutiles... partez, Arthur... mais souvenez-vous, que si dans vingt jours, je n'ai pas reçu de vos nouvelles, vous n'aurez plus de Caroline... (S'efforçant de retenir ses larmes.) Partez.

ARTHUR.

Oh! je te jure que je ne te laisserai pas dans l'inquiétude!.. je reviendrais plutôt moi-même te rassurer; car, aussitôt notre arrivée en Prusse, je demande mon congé.

JÉROME.

C'est dit... mais faut aller en Prusse!.. et peut-être pousserons-nous jusqu'en Autriche, afin de nous assurer si les Allemands font toujours de la bonne choucroûte... (Tambours en dehors.)

FINAL.

Air nouveau, mêlé des motifs de la Folle de Grétar.

Entendez-vous? le tambour bat!
Il faut partir! la gloire nous appelle.
Jeune soldat,
Montre du zèle!..
Entends-tu bien... le tambour bat!

ARTHUR, à Caroline.

O toi, qui dois charmer ma vie,
Sèche tes pleurs, dissipe ton effroi.
Je vais prêter mon bras à ma patrie.
Mais mon cœur est toujours à toi!

CAROLINE.

Dieu! de quel coup funeste,
Tu m'accables soudain!
Contre ta rigueur, je proteste...
J'étais heureuse ce matin.

ARTHUR.

Adieu, maîtresse chérie!..
Idole de ma vie!

CAROLINE.

Que Dieu te prête son secours,
Qu'il veille sur tes jours!
Mais songe à ta promesse:
Un mot de toi,
Calmera mon effroi.

ARTHUR.

Crois-en ma foi,
O ma maîtresse!

CAROLINE.

De toi dépend mon sort,

Mon existence;
Ton silence,
Sera pour moi l'arrêt de mort!
Sans toi, je ne peux vivre...

JÉROME, avec impatience.

Il faut quitter ce lieu...

CAROLINE.

A ton trépas, je ne pourrais survivre!..

ARTHUR, l'embrassant.

Adieu! ma Caroline, adieu!

TOUS.

Adieu!
Adieu!

(Le sergent entraine Arthur qui jette un dernier regard sur Caroline. Celle-ci, le voyant s'éloigner, se précipite dans les bras de Gertrude, en fondant en larmes.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

DISTRIBUTION :

JÉROME, fermier, (jambe de bois.) M. ALLARD.
MARIE, sa femme................ Mme DELAPORTE.
ARTHUR BÉVILLE, (décoré)....... M. LEQUIEN.
PAYSANS, PAYSANNES.
EMMA, jeune anglaise................ Mlle ESTHER. / Mlle GABRIELLE.
CAROLINE, servante chez Jérôme. Mme MINA.
CLAUDE, garçon de ferme.......... M. METTRIER.

La scène se passe à Waterloo en 1820.

Le théâtre représente une campagne. A gauche du spectateur, une jolie ferme; la grange est à côté. Au fond et du même côté, une montagne. Devant la ferme, un arbre et un banc de gazon; à droite, sur le devant une touffe d'arbres et un autre banc. Du même côté, au troisième plan et presque au milieu de la scène, un monticule sur lequel est une petite croix de bois, quelques fleurs, etc., etc.

SCÈNE I.

MARIE, JÉROME, CLAUDE, PAYSANS, PAYSANNES, ENFANS.

CHŒUR.

Air du Pré aux Clercs. (3e acte.)

R'tournons à la prairie
Qui réclame nos soins;
Que tout l' mond' se raille
Pour la coupe des foins.

MARIE.

Sais-tu, notr' homme, que tu t'entends à commander les manœuvres.

JÉROME.

Parbleu! un ex-sergent de la vieille garde, Jérôme dit La Redoute. J'étais loin de me douter, il y a cinq ans, que dans ces mêmes champs que j'ai vu jonchés des cadavres de mes pauvres camarades, je récolterais du blé semé de mes propres mains... Quand je pense, qu'à cette place, mes vieux amis... couchés dans la poussière... Cré coquin!.. trahir ainsi!.. c'est-y traître!..

MARIE.

Pardine, tu n'as pas été beaucoup plus épargné que les autres, puisque tu y as laissé une jambe.

JÉROME.

Oui, mais j'y ai trouvé une femme... Il y a compensation... Enfin, suffit... j'ai quitté le militaire pour cause majeure, (Il montre sa jambe de bois.) et me v'là fermier.

CLAUDE.

Et un fermier qui a des écus.

LES PAYSANS.

Oh! oui, ça!.. je crois ben...

JÉROME.

Entendez-vous les langues?.. Je suis sûr que vous vous dites entre vous : « En v'là un qui est né sous une heureuse étoile! »

CLAUDE.

Ah! père Jérôme, si vous avez eu du bonheur, vous l' méritez ben.

JÉROME.

C'est vrai que le sort m'a favorisé... Quand je pense que, frappé par un éclat de mitraille, je tombe dans un ravin, au milieu de mes camarades mutilés, et que j'y serais mort si ton frère, ma bonne Marie, ne m'avait relevé, porté dans sa ferme, où, pansé par lui, soigné par toi, je fus bientôt hors de danger.

MARIE.

C'était si naturel; les blessés de Waterloo ne méritaient-ils pas tous les soins dus au courage malheureux?..

JÉROME.

Oui!.. mais un an après, mon ami, ton brave frère, meurt dans mes bras et me laisse tout ce qu'il possédait: une belle ferme, tous ses rapports, et une bonne sœur dont j'ai fait une bonne femme!

MARIE.

A qui mon frère aurait-il donné son bien?.. Il n'avait plus d'autres parens que moi, et une femme seule ça ne peut pas être à la tête d'une maison... Il a vu que tu étais un honnête homme, il t'a fait son héritier à condition que tu m'épouserais, et nous nous sommes mariés.

JÉROME.

Oui, mille canons!.. et j'en remercie le Ciel et ton frère!.. car je t'aime, Marie!.. C'est étonnant comme tu ressembles à la grande Marianne, la vivandière du régiment.

MARIE, le pinçant en souriant.

Hum!.. libertin!..

JÉROME.

Ex-libertin... Je suis heureux!.. ça c'est vrai!.. (D'un air sombre.) plus heureux que mon Empereur... là-bas... à Sainte-Hélène... Ah! si jamais il s'échappe de cette maudite île, où ils l'ont ense-

veli tout vivant !.. je suis encore bon là !..

MARIE.

Avec une jambe ?..

JÉROME.

Corbleu !.. j'ai encore deux bons bras au service du petit caporal !..

AIR : Vaudeville du Baiser au porteur.

Sur le rocher de Sainte-Hélène,
D'ici, je vois mon Empereur !..
Il pense à nous... et si l' sort le ramène,
Pour lui, pour nous, Dieu ! quel jour de bonheur!
Mais, vain espoir ! hélas ! plus d'Empereur!
Vous l'avez banni, par prudence,
Bien loin du sol qu'illustra sa valeur !..
Vous vous trompez, il est toujours en France,
Car chacun d' nous le porte dans son cœur !

MARIE.

Allons, avec tes histoires, tes batailles, ton Empereur, tu vas les faire rester là jusqu'à ce soir... Et l'ouvrage, donc ?

JÉROME.

C'est juste !.. Quelle tête elle a, ma femme !.. Absolument la tête de Marianne... A l'ouvrage, enfans.

REPRISE DU CHŒUR.

R'tournons à la prairie
Qui réclame nos soins ;
Que tout l' mond' se rallie
Pour la coupe des foins.

(Claude sort avec tous les paysans.)

SCÈNE II.

JÉROME, MARIE.

MARIE.

Comme t'es bavard, not' homme !.. Je ne te connais que ce défaut-là.

JÉROME.

En vérité ?

MARIE.

T'es ben un peu mauvaise tête, un peu tapageur... mais je t'aime comme ça.

JÉROME.

Tu n'es pas dégoûtée...

MARIE.

Ah ! dis donc : tu n'as pas encore vu Caroline, d'aujourd'hui ?

JÉROME.

Notre pauvre folle !.. cette malheureuse fille ?.. Non... Tiens, Marie, il y a déjà quatre ans qu'elle est chez nous ; eh bien ! c'est plus fort que moi, je n' peux pas m'habituer à voir ça... elle me fait mal...

MARIE.

Et à moi aussi ; mais que veux-tu faire ?..

JÉROME.

Quand j' pense que c'est moi qui suis la cause involontaire des malheurs de cette pauvre fille ! Quand j'pense que c'est moi qui ai engagé son amant, car, si je ne l'avais pas engagé, il ne se serait pas fait tuer ; celle qu'il aimait ne serait pas devenue folle de chagrin... Ah ! je me reprocherai cette mauvaise action-là toute ma vie !..

MARIE.

C'est bien triste, cette histoire-là, tout de même...

JÉROME.

Dam ! je me mets bien à la place de cette jeune fille ; elle l'aimait à la fureur, c' garçon... Il part : elle l'attend un mois, deux mois, trois mois, pas de nouvelles... Sa tête se perd ! elle quitte sa ville, son commerce, arrive à Waterloo, questionne tout le monde ; personne ne peut lui donner des renseignemens sur son amoureux ; c'est tout simple, il en est tant resté de braves soldats sur ce champ de bataille !.. Arthur aura été du nombre... Quand elle a vu qu'elle ne découvrait rien, elle a perdu la tête tout-à-fait, et s'est obstinée à ne plus quitter Waterloo, parce qu'elle suppose, comme il n'est que trop vrai, que son amant y a trouvé la mort.

MARIE.

Bien plus !.. dans sa folie elle s'imagine voir la place où il a été frappé ! (Montrant le fond.) « C'est là, dit-elle ! » Elle y a planté une croix, et tous les jours, matin et soir, elle vient pleurer ici ; tiens, ça fend le cœur !

JÉROME.

Quel dévouement !.. une demoiselle si bien élevée, s'offrir en qualité de servante de ferme, et ça, rien que pour rester dans ces environs...

MARIE.

Nous l'avons prise chez nous, mais jamais nous ne la traiterons comme une servante... pas vrai, not' homme ?

JÉROME.

Parbleu !.. C'est bientôt l'heure où elle va venir prier au pied de cette croix... faut pas la troubler... (Musique en sourdine.)

MARIE.

Tais-toi... je l'entends.

SCÈNE III.

CAROLINE ; mise de paysanne fort simple, un peu de désordre dans ses traits et dans sa toilette. Quoique parlant avec calme, elle a les yeux hagards ; ils s'animent à l'approche de ses accès ; MARIE, JÉROME.

MARIE, avec bonté.

C'est vous, mamzelle Caroline !.. j' suis sûre que nos ouvriers vous ont dérangée à c' matin... ils parlent si haut... j' vous en demande excuse pour eux... c'est que, voyez vous, c'est la coupe des foins...

CAROLINE.

Ah madame !.. vous avez trop de bontés, trop d'égards pour moi... qui ne suis qu'une servante.

JÉROME.

Ah mad'moiselle...

CAROLINE.

Pourquoi donc m'appelez-vous *mademoiselle* ?.. vous m'avez reçue par charité... oh ! j'aurais tout fait, voyez-vous, pour rester ici... aucun ouvrage de peine ne m'eût coûté !.. car il est ici, lui !.. j'aurais labouré la terre avec mes mains pour obtenir un petit coin dans cet endroit !.. oh ! oui !.. j'aurais tout fait pour cela !..

MARIE, à part.

Pauvre fille !

JÉROME.

Allons, mad'moiselle Caroline, ne parlons

plus de ça... faut être plus gaie... nous le vonlons... nous vous en prions... c'est moi qui ai causé votre malheur, et... je vous en demande pardon... je donnerais, voyez-vous, mon autre jambe, pour n'avoir pas fait ce que j'ai fait!..

CAROLINE.

Vous!.. monsieur Jérôme!.. vous ne m'avez fait que du bien!.. mais... c'est ce sergent!.. vous savez?.. ce vieux sergent...

JÉROME, bas à Marie.

C'est moi... la v'là partie!..

CAROLINE.

C'est lui qui a entraîné mon Arthur!.. c'est lui qui l'a fait tuer!.. (Avec délire.) Arthur, tué!.. ô mon Dieu!.. (D'une voix faible.)

Air : Sans murmurer.

Arthur est mort
Loin de sa Caroline!
Mes bons amis, plaignez mon triste sort!..
A vivre hélas! si le ciel me destine,
Plus de beaux jours pour la pauvre orpheline!..
Arthur est mort!

(Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et sa voix s'éteint peu à peu.)

MARIE, bas à Jérôme.

Vois-tu, not' homme... v'là bientôt l'heure où c' que son accès va devenir plus fort... et ça me fait trop de peine à voir...

JÉROME, bas à Marie.

Comment, madame la Redoute, vous n'avez pas plus de?..

MARIE, bas.

Et toi qui parles, te v'là tout ému... un vieux soldat...

JÉROME.

Eh bien! oui... j'ai vu bien du sang dans ma vie!.. j'aurais, sans pitié, passé toute l'armée russe au fil de ma baïonnette, et je ne peux pas voir souffrir une femme!..

MARIE.

Rentrons, pendant qu'elle est plongée dans son accablement... elle ne nous verra pas...

JÉROME.

Tu as raison... viens.

(Ils rentrent sans bruit dans la ferme.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, seule.

(Musique douce. — Peu après la sortie des fermiers, elle lève la tête, regarde autour d'elle. Calme d'abord, elle parcourt le théâtre sans dire un mot, et s'arrête au milieu de la scène. — Son délire augmente par degrés.)

Ils l'ont tué!.. les barbares!.. c'est ici qu'il a rendu le dernier soupir!.. je le vois, baigné dans son sang!.. (Avec force.) Arrêtez!.. il est blessé!.. un blessé!.. oh! ne l'achevez pas! (Poussant un cri.) Ah!.. une baïonnette prussienne vient de lui percer le cœur!.. Arthur!.. Arthur!.. réponds-moi! je suis ta Caroline qui étanche le sang de ta blessure!.. plus rien!.. son cœur a cessé de battre!.. les lâches!.. il était désarmé! son sang coulait déjà!.. et ils l'ont tué!.. mon Arthur!.. Il me semble qu'en expirant il a prononcé mon nom... oh! oui... j'en suis sûre... il m'a demandé pardon d'être parti sans pitié pour mes larmes!.. ô mon Dieu!.. tu l'as trop puni!.. (Après une pause.) Quoi!.. déjà vous allez l'ensevelir dans la fosse commune!.. — Non!.. je ne le veux pas!.. oh! par pitié, ne m'enlevez pas ces restes chéris!.. je vais creuser sa tombe, là, au pied de cet arbre!.. j'y planterai une croix!.. et tous les jours je viendrai prier Dieu pour lui!.. vous ne refuserez pas cette grâce à une pauvre fille qui a perdu tout ce qui l'attachait à la vie, et qui vous implore à genoux!.. Ah! je savais bien que vous ne me refuseriez pas... (Musique. — Elle reste un instant les yeux fixés contre terre, puis vient s'asseoir sur un banc de gazon. — Après un silence, elle se lève, écoute et dit :) Qu'est-ce que j'entends? une marche militaire... ce sont des troupes qui arrivent... un vieux sergent entre chez nous... ô ciel!.. vous voulez l'emmener?.. emmener mon Arthur!.. oh! non!... il ne le veut pas, lui!.. hein?.. vous dites qu'il y consent?.. est-ce vrai, Arthur?.. tu t'es engagé?.. tu vas me quitter... quitter ta Caroline!.. en aurais-tu la force?.. mais tu ne sais donc pas que j'en mourrai!.. Tu reviendras... m'apporter de tes nouvelles?.. j'y compte... (Ritournelle de l'air suivant.) Eh quoi!.. déjà le signal du départ!..

Air de la Folle de Grisar.

Tra, la, la, la,
Tra, la, la, la,
Quel est donc cet air?..
Tra, la, la, la,
Tra, la, la, la,
Quel est donc cet air?..
Ah! oui! je m'en souviens... dans ce moment fatal,
De son départ, hélas! cet air fut le signal...
Il me fit ses adieux... et mon âme alarmée,
A tant souffert, depuis qu'il partit pour l'armée...
Mon ami... mon Arthur!.. encore un seul instant!..
Tu ne peux t'arrêter?.. Quoi?.. l'Empereur t'attend?
Espoir de l'avenir, tu n'étais qu'illusoire...
Tu ne m'écoutes plus...
Tout entier à la gloire!..
Par pitié!.. mon Arthur!.. Ah! regrets superflus!..
Il s'éloigne à jamais!.. je ne le verrai plus!..
(Avec délire.)
Arthur!..
Arthur!..
(D'une voix plus faible.)
Arthur!..
Arthur!..

(Après cet air, elle retombe dans son accablement. — Silence.)

(Avec effroi.) Waterloo!.. Waterloo!.. mort à Waterloo!.. Ah! courons!.. courons!.. (Musique en sourdine. — Elle est près de la croix de bois.) Cette croix... oui!.. ce doit être sa tombe... prions pour lui... (Elle s'agenouille et prie avec ferveur. — On entend le bruit des pas de plusieurs personnes. — Elle se lève précipitamment.) On vient!.. Mon Dieu! ils verront à mes larmes qu'Arthur repose là!.. ils voudront me l'enlever!.. Éloignons-nous!.. je reviendrai... (Embrassant la croix.) Arthur!.. je reviendrai... tous les jours!..

(Elle sort vivement. — Musique.)

SCÈNE V.

ARTHUR, EMMA.

ARTHUR, donnant le bras à Emma.

Eh bien! Emma?.. vous sentez-vous fatiguée?..

EMMA.

Moi !.. du tout.

ARTHUR.

En cela, vous ne ressemblez pas à votre tante, mistriss Arkinson, qui a mieux aimé nous attendre à l'auberge, au village de Waterloo, que de visiter, avec nous, le champ de bataille, et pourquoi ?.. parce qu'il fallait monter une côte à pied... Vous voyez, Emma, les lieux témoins de nos désastres.

EMMA.

C'est donc près d'ici que s'est décidé le sort de la bataille ?

ARTHUR.

Je ne puis revoir ces contrées sans éprouver de l'émotion... quand je pense que, sans quelques traîtres, nous remportions une victoire que nous avions si bien méritée... Pardon, Emma, vous êtes Anglaise, et vous ne pouvez comprendre mes regrets...

EMMA.

Pourquoi ?.. les Anglais savent honorer le vrai courage.

ARTHUR.

Les Anglais, oh ! oui... je leur rends cette justice... mais leur gouvernement est moins généreux... car, Napoléon, là-bas... à Sainte-Hélène... ne parlons plus de cela.

EMMA.

Vous avez raison, Arthur ; chassez des souvenirs qui troublent notre bonheur.

ARTHUR.

Voici un banc de gazon, asseyons-nous un instant ; et puis, nous irons retrouver mistriss Arkinson, et Williams, votre fidèle serviteur, que nous avons laissés au village de Waterloo, avec notre chaise de poste.

EMMA, s'asseyant.

Oui, mon Arthur ; car il me tarde d'être dans votre pays, de connaître la ville de Laon, où vous avez reçu le jour.

ARTHUR.

Oh ! c'est un endroit fort ordinaire.

EMMA, avec naïveté.

C'est égal, je le trouverai charmant !.. n'est-ce pas la patrie de mon Arthur ?.. et puis, j'aime les voyages... et surtout les voyages avec vous... J'ai souvent quitté Londres, mais toujours pour Paris, où j'allais avec mon père... Paris a bien des charmes, mais je voudrais connaître aussi les autres contrées de la France... Des papiers de famille indispensables à notre mariage, exigeaient que vous vous rendissiez à Laon ; j'ai témoigné le désir de partir avec vous, et grâce à ma tante, qui a bien voulu m'accompagner, mon père m'a permis d'être du voyage, parce que, d'abord, il fait toutes mes volontés, content tous mes caprices.

ARTHUR.

Il est si bon, votre père... Je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi.

EMMA.

Et qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire, monsieur ?

ARTHUR.

Prisonnier français, blessé, conduit en Angleterre, quel eût été mon sort dans une ville ennemie ?.. votre père s'est trouvé sur mon passage, il a eu pitié de moi, parce qu'il m'a vu plus souffrant que mes camarades, et grâce à la considération et à l'estime dont il jouit à Londres, je vis la fin de mes souffrances, car il avait obtenu que je restasse chez lui, où je fus l'objet de tous ses soins...

EMMA.

Eh bien ! eh bien ! monsieur ?.. vous ne dites pas ce que vous avez fait, vous, pour reconnaître les bontés de mon père ; par votre travail, votre zèle, vos capacités, son commerce a bientôt prospéré au-delà de ses espérances.

ARTHUR.

Eh ! n'a-t-il pas mis le comble à ses bienfaits, en m'accordant la main de sa fille chérie ; car, aussitôt notre retour à Londres, nous serons mariés...

EMMA, avec amour.

Oh oui ! mon Arthur !.. unis pour la vie !.. Mon père assure que vous me rendrez heureuse, et vous êtes trop honnête homme pour le faire mentir... Savez-vous, monsieur, que dans les premières années de votre séjour à Londres, vous ne paraissiez guère faire attention à moi... toujours seul, fuyant le monde, on eût dit que quelque profond chagrin vous dévorait. C'était au point qu'un jour vous avez demandé en grâce à mon père qu'il obtînt du gouvernement la permission de vous laisser retourner dans votre pays... Et vous êtes parti.

ARTHUR.

Oui... Emma... mais vous avez toujours ignoré la véritable cause de mes chagrins, et le but du voyage que je fis alors en France. Puisque nous allons être unis, je ne veux plus avoir de secrets pour vous.

EMMA, avec bonté.

Voyons, monsieur ; parlez vite... je veux tout savoir... je suis bonne, indulgente... (Le regardant en dessous.) s'il y a lieu... parlez donc.

ARTHUR.

Avant la campagne de 1815, j'étais commis dans une maison de commerce de Laon ; mon enthousiasme pour Napoléon me fit abandonner ma place et...

EMMA.

Vous nous avez conté cela.

ARTHUR, avec embarras.

Oui, mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est qu'avec ma place, j'ai abandonné... une jeune fille... que j'aimais avec idolâtrie... Emma, vous m'avez promis d'avoir de l'indulgence !..

EMMA, avec un peu d'émotion.

Eh bien ! oui... j'en aurai... Ensuite ?

ARTHUR.

Je partis donc pour l'armée, n'écoutant ni les plaintes, ni les prières de celle que je réduisais au désespoir. C'est à Ligny que je fis ma première campagne, un trait de bravoure fut remarqué de mes chefs, et je reçus la croix des mains de l'Empereur !.. A Waterloo, je fus moins heureux, blessé, n'ayant pu rejoindre mon régiment, je tombai au pouvoir des Prussiens, qui m'embarquèrent à Anvers, pour l'Angleterre.

EMMA.

Nous savons cela... mais... la jeune fille ?..

ARTHUR.

J'avais promis à Caroline (elle se nommait Caroline), de lui faire parvenir de mes nouvelles; prisonnier, je ne pus tenir ma promesse. Je partis donc, le désespoir dans le cœur!.. Arrivé en Angleterre, je sollicitai de ton père la permission de retourner à Laon, je l'obtins, et je partis le cœur rempli d'espoir, certain de retrouver celle qui m'était si chère!.. J'arrive!.. elle avait quitté la maison... je m'informe... on m'apprend que Caroline, prise d'un violent désespoir, quelque temps après la déroute de Waterloo, disparut de la ville sans qu'on sût ce qu'elle était devenue... Après de vaines recherches, je repartis de Laon, le cœur navré!.. rien ne m'attachait plus à mon pays... Napoléon, exilé, celle que j'aimais, morte sans doute!.. car, ne me voyant pas reparaître, elle aura mis fin à ses jours... elle m'aimait assez pour cela!.. Je revins en Angleterre où j'avais trouvé des amis... Peu à peu le temps effaça mes souffrances... sans pourtant me les faire oublier. Voilà l'aveu que j'avais à vous faire, Emma... m'en voulez-vous de vous avoir parlé avec franchise?

EMMA.

Oh! non! vous êtes un honnête jeune homme!.. vous n'avez pas voulu me tromper... je la plains, moi, cette pauvre fille!.. elle vous aimait aussi... elle a dû bien souffrir!..

ARTHUR, se levant.

Mais le temps passe vite auprès de vous... mistriss Arkinson doit s'inquiéter de notre absence... Si je voyais quelque paysan, je le prierais d'aller dire à Williams d'avancer jusqu'à mont Saint-Jean.

EMMA.

Je ne vois personne... mais il doit y avoir du monde dans cette ferme.

ARTHUR.

Frappons. (Il frappe.)

SCÈNE VI.

MARIE, puis JÉROME, ARTHUR, EMMA.

JÉROME, dans la ferme.

Hein?.. qui frappe?.. femme, ouvre donc.

MARIE.

Qu'y a-t-il pour vot' service, monsieur et madame?

JÉROME, sortant de la ferme et saluant.

Monsieur... madame... (Considérant Arthur.) Par exemple!.. voilà qui est extraordinaire!..

ARTHUR.

Pourquoi donc me regardez-vous ainsi, brave homme?

JÉROME, le regardant toujours.

Pardon... monsieur... mais c'est que... (A part.) Oh! c'est lui!.. c'est bien lui!.. (Haut.) voulez-vous que je vous dise franchement...

MARIE.

Parle donc!..

JÉROME.

Vous ressemblez d'une manière étonnante à un jeune homme que j'ai connu, il y a cinq ans, pendant les Cent-Jours.

ARTHUR.

C'est possible... et ce jeune homme se nommait?..

JÉROME.

Arthur Béville, soldat, décoré à Ligny.

ARTHUR, vivement.

Arthur Béville!.. c'est moi!..

JÉROME, avec feu.

C'est vous!.. corbleu!.. Arthur!.. quelle rencontre inattendue!.. vous ne me remettez pas!.. je conçois... le physique est un peu... Jérôme dit la Redoute, amant en titre de la grande Marianne. (Il lui ouvre ses bras.)

ARTHUR, s'y précipitant.

Jérôme... mon vieux sergent!.. (Ils se tiennent embrassés.) Tu es encore de ce monde?.. ils ne t'ont pas arraché la vie comme à tes braves et malheureux camarades!..

JÉROME.

Ils se sont contentés d'une jambe... mais vous!.. vous que nous avons cru mort... et enterré... Oh! milzieux... Cette pauvre Ca...... (Se taisant tout-à-coup en regardant Emma, à part.) Motus... devant cette dame qui, sans doute, est la sienne.

ARTHUR.

Te voilà donc fermier, Jérôme.

JÉROME.

J' vous conterai ça... Et vous v'là donc bourgeois?.. et bourgeois cossu à ce qu'il me paraît?.. Mais d'où diable sortez-vous?

ARTHUR.

J'arrive de Londres. (A Emma.) Ma chère amie, je vous présente un grenadier de la vieille garde... quoique vous soyez Anglaise, vous verrez avec plaisir, j'en suis sûr, ces débris de notre vieille gloire.

EMMA, avec intérêt.

Eh quoi! monsieur est un de ces braves?..

JÉROME.

Oui, madame... vous ne me voyez pas au grand complet... mais que voulez-vous?.. il y en a tant d'autres qui ont été plus maltraités que moi... mes pauvres camarades!.. Ils sont tous là-bas, couchés sous un champ de blé...

AIR : Te souviens-tu?

Ils dorm'nt ces guerriers intrépides,
Couchés dans un même tombeau;
Ces vieux soldats des Pyramides
Sont tous tombés à Waterloo!
Aussi, je l'sens, ces contré's me sont chères,
Car dans mes champs, je possède là-bas
Du beau froment qui grandit sur mes terres,
Et par dessous, la fin' fleur des soldats.

MARIE.

Monsieur et madame veulent-ils se reposer, se rafraîchir?

JÉROME.

Parbleu! j'espère bien que monsieur et madame ne partiront pas comme ça... je veux que M. Arthur voie ma ferme, mes champs... (A part.) Il faut absolument que je lui parle sans témoins... quand il saura que cette pauvre Caroline... Mais comment lui apprendre?.. cette jeune personne qui ne le quitte pas... essayons de l'éloigner... (Haut.) Marie, fais entrer madame dans notre ferme, elle s'y reposera... moi, j'vas encore causer un moment avec M. Arthur... quand on s'est quitté si brusquement on a tant de choses à se dire...

EMMA, à Arthur.

J'aime ces bonnes gens... Vous allez venir nous rejoindre chez eux, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Oui, ma bonne amie.

(Marie et Emma entrent dans la ferme.)

SCÈNE VII.

ARTHUR, JÉROME.

JÉROME, à part.

Sachons, d'abord, adroitement si cette dame ou demoiselle est sa sœur, sa cousine, ou bien sa femme. (Haut.) Vous avez donc été fait prisonnier à Waterloo, M. Arthur?

ARTHUR.

Comme tu dis, et conduit à Londres.

JÉROME, cherchant à lire dans ses yeux.

Où vous avez fait la connaissance de cette jeune personne qui sans doute est votre femme?

ARTHUR.

Elle ne l'est pas encore, mais cela ne tardera pas. Je vais à Laon chercher quelques papiers qui sont pour moi de la plus haute importance, et à mon retour à Londres, j'épouse cette aimable enfant!.. la fille d'un riche négociant qui a assez de confiance en moi pour me charger du bonheur de son unique héritière.

JÉROME, l'observant.

(A part.) Il l'a tout-à-fait oubliée... ah! c'est mal à lui! (Haut.) Mais en retournant au pays avec votre future, ne craignez-vous pas d'y rencontrer l'objet de votre première inclination, cette petite Caroline?

ARTHUR, vivement.

Caroline, hélas! elle n'existe plus!

JÉROME.

Qui vous l'a dit?

ARTHUR.

Déjà j'ai fait un voyage en France dans l'espoir de la retrouver! elle n'y était plus! personne n'a pu me dire ce qu'elle était devenue! Crois bien, mon vieux Jérôme, que si j'avais retrouvé Caroline, aucune autre femme n'eût touché mon cœur!

JÉROME, ému, à part.

Ah! je le jugeais mal! il l'aime encore! mais comment lui apprendre?.. et cette pauvre jeune personne qui est avec lui... ah! j'aimerais mieux être encore à portée de la mitraille anglaise.

ARTHUR.

N'as-tu jamais ouï dire, bon Jérôme, comment ma pauvre Caroline avait terminé sa carrière?

JÉROME.

Comment elle a... (A part.) oh! ma foi, tant pire, il faut toujours qu'il le sache... allons... (Haut.) Si je vous disais que... Caroline... existe...

ARTHUR, avec exclamation.

Elle existe... Il se pourrait!

JÉROME.

Je peux vous en donner la preuve,

ARTHUR.

Et où est-elle? où est-elle? ô mon Dieu, je te remercie... Parle donc!

JÉROME.

Eh bien! Caroline est ici... chez nous!

ARTHUR.

Caroline ici!.. que je la voie... O mon Dieu, tu me l'as conservée!.. je te bénis...

JÉROME.

Calmez-vous... et cette jeune anglaise?

ARTHUR, plus sombre.

Tu as raison... Emma... pauvre fille... je lui dois des égards... qu'allais-je faire? un éclat... Mais Caroline m'aime-t-elle toujours?... Tu ne me réponds pas.

JÉROME.

Hélas!.. l'infortunée...

ARTHUR, vivement.

Lui serait-il arrivé quelque malheur?

JÉROME.

Oui, et un bien grand, hélas! sa tête est perdue.

ARTHUR.

Il serait possible!

JÉROME.

Ne vous voyant pas revenir à Laon, après la fatale déroute, et vous croyant mort, elle est partie pour Waterloo... le chagrin lui a bientôt fait perdre la raison... elle a tant pleuré!

ARTHUR, profondément ému.

Pauvre Caroline!

JÉROME.

Tenez, c'est elle qui a planté cette croix; dans sa folie, elle s'imagine que c'est là que vous avez reçu la mort... deux fois par jour, elle vient prier au pied de ce monticule...

ARTHUR, regardant au fond.

En effet... une croix... des fleurs... ah! j'ai le cœur déchiré! Et n'y a-t-il aucun remède à ses maux?... à force de soins, ne pourrait-on lui faire recouvrer la raison?

JÉROME.

Les médecins prétendent qu'une forte émotion, une révolution subite pourraient peut-être opérer une crise favorable... mais je doute que jamais...

ARTHUR, au désespoir.

Malheureux que je suis!

JÉROME.

Qui sait cependant si votre présence, car elle vous reconnaîtrait bien vite, allez; qui sait si la joie de vous retrouver n'amènerait pas cette crise?

ARTHUR.

Tu as raison... où est-elle?

JÉROME, montrant la gauche.

Tenez, la voyez-vous... là-bas... dans les champs... triste et rêveuse?.. elle va venir, j'en suis sûr. (Musique en sourdine. Caroline paraît au fond sur la montagne. Jérôme l'aperçoit, fait signe à Arthur et tous deux se tiennent à l'écart.)

ARTHUR, la contemplant.

Oh! oui... c'est bien elle!

JÉROME.

Calmez-vous!.. moi, je vais trouver votre future, et chercher une excuse à votre absence.

ARTHUR.

Bon Jérôme!.. je n'oublierai jamais ce que tu fais pour moi!

JÉROME, à part.

Allons retrouver l'autre... oh! si je pouvais... quelle idée!.. Bonne Caroline! n'est-ce pas à moi de réparer le mal que je t'ai fait. (Il rentre dans la ferme, en faisant des signes d'intelligence à Arthur qui se cache derrière un taillis, à droite.)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, ARTHUR.

(Caroline arrive à pas lents; parvenue au pied de la croix, elle s'y prosterne, joint les mains et semble prier. — Musique en sourdine.)

ARTHUR, bas.

Dans quel état je la retrouve... Et c'est moi... moi... qui ai causé tous ses malheurs!..

CAROLINE, priant.

O mon Dieu! toi qui vois mon Arthur... car il est près de toi... fais que la pauvre Caroline puisse un jour retrouver, au séjour des bienheureux, celui qu'elle a tant pleuré sur la terre!..

ARTHUR, pleurant.

Malheureux!

CAROLINE, toujours prosternée.

Arthur!.. tu m'appelles?.. Oui, je suis là... au-dessus de toi... toujours là!.. Tant qu'un souffle de vie me restera, je viendrai sur ta tombe, et, après... on m'accordera, peut-être, la grâce de me placer à côté de toi... Je la leur demanderai... entends-tu!.. Oh! alors, je serai bien heureuse!..

ARTHUR, sanglotant.

O mon Dieu!.. mon Dieu!

CAROLINE, se levant tout-à-coup, avec effroi.

Les Prussiens, dites-vous! toujours des Prussiens!.. Ah! n'approchez pas!.. vous l'avez tué!.. Respectez au moins son tombeau!.. (Musique. — Elle descend avec agitation sur l'avant-scène. — Silence. — Puis elle reprend doucement.) Waterloo... 1815... Oui, c'était à Waterloo!..

ARTHUR.

Approchons... Oh! comme le cœur me bat!..

CAROLINE.

Tu pars, Arthur... Un pressentiment funeste me dit que je ne te verrai plus!.. La guerre!.. Oh! cela me fait peur!.. (Elle s'assied sur le banc.)

ARTHUR.

Elle ne me voit pas... allons... plus près encore.

CAROLINE.*

Chut!.. je crois entendre ses pas... Si c'était lui!.. Oh! il m'avait bien dit qu'il reviendrait!

ARTHUR, avec la plus vive émotion.

Caroline...

CAROLINE, écoutant, sans le regarder.

C'est lui, vous dis-je!.. j'ai reconnu sa voix!.. elle est émue!.. il a peur d'être grondé... parce qu'il est parti sans pitié pour mes larmes... Mais il revient... (Se levant, et toujours dans le délire.) tout est pardonné.

ARTHUR, la saisissant dans ses bras.

Oui... il revient pour ne plus te quitter!

CAROLINE, le regardant fixement, et avec un cri déchirant.

Ah!.. c'est lui!.. Arthur!.. c'est lui... c'est toi!.. Oh! mon Dieu!.. Ah!

* Musique très piano pendant la fin de cette scène, et jusqu'à la scène neuvième où l'orchestre prend un forte pour l'entrée de Jérôme et de Marie.

(Elle perd connaissance.)

ARTHUR, la recevant dans ses bras.

Du secours!.. Caroline, reviens à toi!.. du secours! (Il la place sur le banc à gauche.)

SCÈNE IX.

MARIE, sortant de la ferme, CAROLINE, ARTHUR, JEROME, arrivant par la montagne.

ARTHUR.

Accourez, mes amis!.. Elle a perdu connaissance.

MARIE.

Oh! ça ne sera rien... c'est le saisissement.

ARTHUR.

O mes amis! voyez mon désespoir... rendez-la moi... ma Caroline!.. ne t'ai-je retrouvée que pour te perdre encore?

JÉROME.

La v'là qui r'ouvre les yeux.

MARIE.

Oui, oui, v'là que ça se dissipe.

CAROLINE, revenant à elle.

Où est-il?.. je l'ai vu!.. allez-vous l'emmener encore?

ARTHUR, à ses pieds.

Non, ma Caroline, je suis près de toi... pour toujours!

CAROLINE, regardant les personnes qui l'entourent et comme sortant d'un rêve.

Où suis-je?.. non, cela ne se peut pas... Jérôme... Arthur!.. Ah!

(Elle l'entoure de ses bras et l'embrasse vivement.)

ARTHUR, au comble du bonheur.

Chère Caroline!

CAROLINE, avec calme.

Ce n'est point un rêve... non... j'ai toute ma raison... Arthur, par quel prodige m'es-tu rendu?

ARTHUR.

Tu l'apprendras. (A part.) Et Emma, grand Dieu!

JÉROME, bas à Arthur lui remettant un papier.

Elle sait tout... lisez.

ARTHUR, lisant vivement et à voix basse.

« Arthur, je ne vous en veux pas... vous ne »m'avez rien caché... vivez heureux et pensez »quelquefois à la pauvre Emma; car en vous »rendant votre amour, elle veut emporter votre »amitié. Emma... » Généreux sacrifice!

JÉROME.

Eh bien! M. Arthur, mad'moiselle Caroline, le sergent de la vieille garde a-t-il su réparer le mal qu'il vous avait fait?

ARTHUR.

Ah! bon Jérôme.

CAROLINE.

Il sera notre ami, toujours... n'est-ce pas, mon Arthur?

ARTHUR.

Oh oui!.. toujours.

CAROLINE, le regardant avec amour.

Tu ne partiras plus?

ARTHUR.

Partir!.. jamais!.. et maintenant un heureux mariage va nous réunir pour la vie... Ma chère Caroline... je t'ai donc retrouvée.

JÉROME, vivement.

Ah! si j'avais pu retrouver aussi la grande Marianne.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est ?.. grand scélérat!

JÉROME.

Ah! pardon, ma femme; c'est une vieille habitude.

CHOEUR.

Air du Hussard de Felsheim.

Plus de chagrins, plus d'alarmes!
Que le passé soit oublié!
Nous avons, pour sécher nos larmes,
L'amour et l'amitié.

FIN DE LA FOLLE DE WATERLOO.

Imprimerie de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 12.